

L'EMANCIPATEUR

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE-REVOLUTIONNAIRE

(Chaque collaborateur est responsable de ses articles)

ADMINISTRATION

ERNEST NOËL, en Bende Ampsin

ABONNEMENTS

2.25 fr. pour 10 numéros

RÉDACTION

CAMILLE MATTART, rue du Ruisseau, 68

Flémalle Grande

DÉCLARATION DE PRINCIPE

Nous disons à nos frères et sœurs des classes opprimées : l'Ennemi c'est le maître ; combattons-le partout et sous quelque aspect qu'il se présente.

La terre est le domaine de l'homme, tous les êtres qui y naissent ont un droit égal à sa possession.

L'individu est le produit de la communauté ; la communauté doit aide et assistance à l'individu dans les différentes phases de son existence ; nul ne peut le priver de sa part dans l'héritage commun. Par contre, l'individu a pour devoir de remettre à la communauté les fruits de son labeur et les créations de son génie qui viendront ainsi accroître la masse des richesses sociales. Nul, sur cette terre, à moins d'empêchement légitime, ne peut se refuser en droit et en équité, à donner à la société l'équivalent de ce qu'il en reçoit pour ses besoins journaliers, c'est-à-dire ne peut se dispenser de payer sa dette de travail. Les individus qui appartiennent aujourd'hui aux castes privilégiées, à la noblesse et à la bourgeoisie, au clergé, à l'armée, à la magistrature, enfin tous ceux qui font partie des « classes dirigeantes », leurs femmes, leurs fils et leurs filles, tous — sans exception — devront prendre leur part au labeur sociale, aux champs et à l'atelier ; tous et toutes devront manier l'outil, l'instrument, vaquer aux soins du ménage pourvoir aux besoins de la famille, de la Commune, de la Nation et de l'Humanité, dans les occupations ou les métiers en rapport avec leurs goûts, leurs aptitudes, et selon leurs forces. La répartition des produits doit s'effectuer d'après la loi de nature : *A chacun suivant ses besoins*. S'il y a insuffisance de produits, la répartition doit subir une réduction proportionnelle : « *A chacun sa juste part* ».

Ni opulence pour les uns, ni misère pour les autres ; le bien-être universel ; l'opulence pour tous ou la misère générale, suivant les phases heureuses ou malheureuses par lesquelles devra passer l'humanité.

Les peuples ne peuvent espérer ni repos ni bonheur aussi longtemps que vivront ces trois ennemis : Religion, Autorité, Capital.

Nous faisons nôtre cette admirable déclaration de principe, tirée de « l'Épilogue aux Mystères du Peuple » d'Eugène Sue par Maurice Lachâtre et résumé en quelques lignes les aspirations du *Communisme Anarchique*.

Nous pourrions toutefois ajouter quelques principes du programme de la Commune :

L'individu libre dans la Famille ;
La famille libre dans la Commune ;
La commune libre dans la Province ;
La province libre dans la Nation ;
La nation libre dans l'Humanité.

L'EMANCIPATEUR.

Le crime autorisé n'en est moins un crime.

ARMAND, père.

L'Autorité

De toutes les institutions sociales actuelles auxquelles nous devons la guerre sans merci, la plus redoutable et la plus néfaste à l'humanité ; est sans contredit *L'Autorité*.

Née des profondeurs de la barbarie préhistorique, elle a traversé les siècles poursuivant son but emplaceable « *asservir les hommes et les choses* » et, au siècle de l'électricité comme au siècle de la torche, nous en sommes encore à nous combler sous sa féculé.

Issue du principe brutal de la force, longtemps l'autorité fut l'apanage, des individus les plus forts, les plus féroces, les plus avides de conquêtes et l'histoire, au début de la civilisation, n'enregistre qu'invasions, massacres, pillage et surtout esclavage, car les peuplades vaincues perdaient toujours leur liberté. Plus tard les castes guerrières se taillèrent, la hache à la main, d'innombrables privilèges et prébendes, qui réunies, formèrent, ce qu'on devrait écrire avec du sang, *la Royauté*.

Avec le christianisme le pouvoir se partagea entre l'Eglise, le Trône et *L'Autorité* avec son lugubre cortège de guerres, de massacres, de meurtres de viols, de famines, à traverser deux mille ans de despotisme, écrasant les peuples sous une double tyrannie la « *Tiare et la Couronne* ».

Mensonge et terreur, telles sont ses armes. Dominer et jouir, tel est son but et malheur aux foules avides de liberté qui montraient quelques veilles de révolte, malheur ! aux esclaves qui se rebiffaient sous leurs chaînes la sombre Inquisition, d'un côté, avec ses bûchers, ses instruments de tortures et ses poteries, de l'autre le Trône avec ses soudards, ses hordes de cannibales avaient vite fait de les mettre à la raison, dans de sanglantes hécatombes, dans d'affreux massacres.

De nos jours, si l'autorité n'emploie plus les mêmes armes elle poursuit encore le même but *Dominer et Jouir*.

Dominer et Jouir telle était la devise des siècles écoulés.

Dominer et Jouir telle est la devise du siècle présent.

Les royautes, les républiques et les gouvernements démocrates d'aujourd'hui, comme les royautes de nos pères, ont toujours le même piedestal, la *Violence* avec ses codes, ses magistrats, ses prisons, ses policiers et ses gendarmes. A nos clameurs de liberté comme à celles de nos ancêtres ont répondu encore par le massacre, par la prison, par la famine. A l'Eglise ébranlée, au Trône chancelant s'est substitué deux formes nouvelles de dominations, autrement redoutables « le Capital et l'État ». Le capital détenteur de toutes les richesses sociales, de tous les instruments de production, avec son infâme explication de l'homme par l'homme, l'état aux innombrables soutiens, armée, gendarmerie, police, magistrature, prisons et casernes, avec ses tracasseries sans nom, faisant de nous d'aussi véritables esclaves que ceux de l'Antiquité.

Dès notre naissance l'État nous agrippe, nous estampille par son état civil, prend possession de nous, en un mot nous considère comme sa chose, comme son bien et nous ne pouvons plus faire un pas sans avertir l'autorité sous peine d'amendes ou de prison ; l'école, l'église, l'atelier et la caserne nous façonnent nos mentalités. Obéir ! à la famille ; obéir à l'école ; obéir à l'atelier ; obéir ! à la caserne. Obéir ! encore et toujours obéir ! tel est le mot d'ordre de l'État ! Obéir ! et produire tel est celui du capital. Et, abération monstrueuse, l'autorité a toujours puiser ses véritables soutiens dans les masses contre qui s'exerce sa tyrannie.

Les gueux des temps anciens fabriquaient et maniaient les instruments de supplice, les gibets, les potences, les bûchers ; les gueux de nos sociétés modernes fabriquaient des canons, des fusils, bâtissent des casernes, des prisons, fournissent des contingents à la police, à la gendarmerie et à l'armée. De par qu'elle cause sans nom ce fait-il que les esclaves forgent eux-mêmes leurs chaînes. Non seulement ils forgent eux-mêmes leurs chaînes qui les lient pieds et poings liés à leurs maîtres, mais aussi ils perpétuent leur lamentable existence, par leur ignorance, par l'inconscience et le laisser aller qu'ils ont des questions sociales. Pour eux la vie se résume en deux mots du pain et des jeux. Du pain et des jeux, deux mots qu'à travers les âges les dirigeants ont très bien compris la portée car les divertissements populaires les ont toujours préoccupés, parce qu'un peuple qui s'amuse est facilement à gouverner. Les courses, les sports, les cinémas, ont des effets aussi néfastes dans les classes ouvrières, que les combats de gladiateurs avaient sur les esclaves de l'ancienne Rome.

Notre lutte contre l'autorité, pour quelle soit féconde, doit surtout porter sur l'éducation des individus, qui vivent dans le respect absolu du *Maître* et de la *Propriété*. Par la parole, par l'écrit tapons leurs préjugés, leurs routines, secouons leur torpeur et leur ignorance, qui sont autant de fils de fer barbelés qui entravent notre marche vers la réalisation de notre Idéal de Bonté et de Bien-Être et où l'homme sera légal de l'homme.

V. ROUSSELLE.

Soyons clairs et nets

Il faut mettre dans les idées, le plus de clarté et de netteté possibles. Si la société actuelle est mauvaise c'est qu'un mal en est la cause et ce mal ne peut être que l'autorité. C'est de l'autorité que découlent tous les autres maux, c'est elle qui fait qu'il y a des maîtres arrogants et des ouvriers serviles, c'est elle qui fait qu'il y a des prêtres dominateurs et inquisiteurs et des ouailles ignorantes et soumises, c'est elle qui fait qu'il y a des soudards gallonnés pleins de morgue et des hommes revêtus de livrées burlesques contraints à l'obéissance passive, c'est elle qui fait qu'il y a des enjuponnés dans l'antre de Thémis qui mettent à l'ombre les esprits libres qui ne se soumettent pas à l'autorité, c'est elle qui fait qu'une poignée

L'Emancipateur, organe Communiste-anarchiste-révolutionnaire. Première année, n° 1, s.d. [juillet 1921]. Nouvelle série, n° 1, mai 1928. Camille Mattart, l'animateur de ce journal publié tout comme « Le Combat » qui lui succède à Flémalle-Grande, était ouvrier mineur. [coll. Mundaneum]

d'individus peuvent jouir tout à leur aise de tous les avantages que procure la société tandis que le reste de l'humanité ne jouit que de ce que veulent bien leur laisser les premiers et à condition de ne pas troubler la digestion des Maîtres.

C'est pourquoi les anarchistes combattent l'autorité sous toutes ses formes. Que l'autorité soit exercée sous n'importe quelle étiquette, qu'elle soit pratiquée par n'importe quel individu, l'autorité resté l'autorité et le bonheur des individus ne sera jamais réel tant qu'un individu pourra exercer une parcelle d'autorité sur un autre individu.

Il faut renverser l'autorité pour conquérir la liberté. La liberté entière pour tous, pour l'homme comme pour la femme, la liberté qui fera naître la fraternité. C'est à cette œuvre qu'il faut s'atteler, *la conquête de la liberté*.

Et seuls seront réellement coupables d'instaurer une société vraiment idéale, ceux qui s'atteleront à cette œuvre et qui sauront faire les sacrifices nécessaires.

Le communisme sans la liberté ne peut être le vrai communisme : luttons pour instaurer le communisme-anarchiste.

C. MATTART.

L'homme qui sait penser ne peut être un esclave.

La puissance des nations a pour tissu l'iniquité.

E. THIAUDIÈRE.

Ballades Rouges

—0—

ANARCHISME

Nous voulons la cité de bonheur, d'harmonie, la cité fraternelle où les hommes satisfaits assouviront enfin leur désir de la vie dans le travail, l'amour et dans la liberté.

Nous voulons la cité de bien-être pour tous où le progrès naîtra de nos besoins nouveaux, où nous pourrions accroître, sans passer pour des fous, le savoir incessant que recherchent nos cerveaux.

Nous voulons la cité idéale, libertaire, où sans magistrature, sans bagne et sans prisons nous pourrions exprimer nos rêves humanitaires, nos horizons nouveaux et nos aspirations.

Nous voulons la cité communiste laborieuse où le fruit du travail sera profit commun, où les hommes à l'abri des famines malheureuses pourront manger chaque jour, chacun selon sa faim.

Nous voulons la cité de beauté et d'amour où les femmes seront librement nos compagnes, où notre progéniture ignore les jours où la misère nous tue, où l'on se meurt au bagne.

Nous voulons la cité pour tous égalitaire où sans pauvres ni riches, sans maîtres et sans dieux, sans préjugés, sans haines, sans discordes et sans guerres, nul ne regrettera l'eden de nos aïeux.

Cet idéal superbe rend nos pas difficiles et dresse des frontières partout sur notre chemin, il faut toujours détruire des tendances serviles, abattre des lois malsaines et des idoles d'airain. Hardi les camarades si la tâche est pénible, nos forces d'aujourd'hui se doubleront demain, du donjon capital il ne restera rien et nous ferons crouler les géolés nuisibles. Le soir, le grand soir rouge engloutira dans l'ombre les maux des sociétés dont les êtres sans nombres à travers tous les âges ont trop longtemps souffert et l'aurore nouvelle en dorant l'infini sur un monde meilleur répandra sa lumière, l'anarchie bienfaisante ouvrira les paupières en la cité voulue de bonheur d'harmonie.

EMILE BANS.

Les politiciens voient dans la politique l'art de tendre au bon peuple des pièges ingénieux ou de forts traquenards, pour le prendre tantôt comme un petit oiseau, tantôt comme une grosse bête.

E. THIAUDIÈRE.

A la gloire des héros

Il est à la mode un peu partout de dresser des monuments pour commémorer la mémoire des soldats tombés au champs de carnage de la grande tuerie ; le plus grand crime commis contre la civilisation et l'humanité. Ces malheureuses victimes du capital et du nationalisme, ignorantes des causes qui poussent les peuples à se précipiter les uns sur les autres, fanatisés par les mots pompeux guerre du droit, guerre de la liberté contre la barbarie et autres sornettes du même genre, sont allées bénévolement, avec un héroïsme digne d'une meilleure cause, se faire massacrer pour ces messieurs de la finance et du négoce, et tous les profiteurs de la guerre infernale.

Tous ceux qui par l'agiotage, la fraude et le mercantilisme se sont enrichi dans le sang des victimes, versent des larmes de crocodile et versent leur cote part pour ériger des monuments aux héros. C'est une insulte.

Une affiche, d'un comité fondé sous les auspices de l'administration communale, placardée dans une commune où le conseil est composé d'une majorité socialiste et parmi eux, deux ex-anarchistes, averti la population que des membres du comité se rendront au domicile de tous les habitants pour recueillir les souscriptions.

« Les noms des généreux donateurs, nous dit cette affiche, figureront sur le livre d'or contenant les noms des braves, de la commune, morts pour la patrie. » Allons ! les nouveaux riches et tous ceux qui ont profité de la boucherie, verser votre obole et la rémission de tous vos péchés vous sera faite sur l'autel de la patrie, car votre nom figurera sur le livre d'or à côté de ceux de vos victimes.

Et dire que les deux ex-anarchistes qui sont entré dans ce conseil, y étaient allé pour y faire de la bonne administration ! Dupes ou aspirants ni plus ni moins.

La gloire est éphémère, tous les fils du peuple tombés sous le feu meurtrier, remplissent les cimetières de l'Yser et d'ailleurs, leurs femmes, leurs orphelins et leurs vieux parents croupissent dans la misère et bientôt il ne restera plus comme souvenir que ces monuments élevés, soi-disant pour commémorer la gloire des héros, mais en réalité pour entretenir l'esprit chauvin parmi les masses. Tant que la société capitaliste subsistera, l'héroïsme des classes travailleuses servira toujours à son asservissement et c'est pourquoi nous disons, nous, que le plus beau des monuments à élever aux morts c'est de créer une société libre pour les vivants, où aucun homme n'aura plus le droit d'envoyer sur un champs de bataille, mourir d'autres hommes pour sauvegarder ou accroître les intérêts d'une poignée de parasites.

De toute notre ardeur luttons toujours pour faire triompher notre idéal de justice et de liberté.

MATHOT.

La Guerre

La guerre ? Quel détestable mot et quelle horrible chose ?

Il est incontestable que de tous les crimes, de toutes les absurdités de notre époque, de tous les atavismes ancestraux et sauvages, la guerre est le plus monstrueux et les plus incompréhensible. Dans notre milieu prétendu civilisé, ô démente ! Des hommes la prônent, des misérables la déclarent et la font faire par d'autres se gardant bien d'exposer leurs précieuses personnes. Ceux qui la déclarent ainsi, quels qu'ils soient. — Souverains assouvissant des haines personnelles aux hommes d'état vendus aux fillistiers de la finance — sont, avec leurs souteneurs, le plus scélérats des criminels et le plus méprisables des hommes. Ils devraient être mis au ban de l'humanité.

Qu'on réfléchisse un peu, en effet. Dans la vie ordinaire, un individu qui assassine par passion ou cupidité est voué aux rigueurs les plus extrêmes de la loi. Il est puni de la peine capitale pour avoir tué un être humain, tandis que les monstres

d'ont nous parlons plus haut, qui cueillent la fleur de la jeunesse et envoient à la boucherie presque tous les hommes valides des peuples, vivent comme de braves gens, dans les richesses et les grandeurs, sans même être inquiétés pour leurs monstrueux forfaits et crimes des lèse-humanité.

Nos contemporains imbeciles, les civilisés, regardent faire et considèrent les dévastations de pays entiers et les assassinats de milliers et de milliers d'hommes comme la chose la plus naturelle du monde. « Sous les auspices de la routine, dit Bentham, c'est la barbarie qui donne des lois à la civilisation. » Autrefois, au temps de la sauvagerie et de la barbarie, la guerre avait peut-être une raison d'être, mais c'étaient les intéressés eux-mêmes qui la faisaient, payant de leurs personnes et s'exposant à la mort. Ils partageaient, tous, les périls et les peines comme aussi les bénéfices et le butin.

Mais, aujourd'hui, quel est le profit de la guerre pour tout le monde. Surtout pour les prolétaires ? Aucun. Quelle monstrueux duperie ? Comment a-t-on pu abêtir les hommes à ce point, qu'ils se font tuer au profit et pour le caprice des autres ? L'obéissance passive, la marche docile et irréfléchie vers la boucherie humaine qui s'appelle la guerre, encourage les ambitieux caquins et les potentats geurriers à tel point qu'il font plus grand cas de la vie des bêtes que de celle des hommes : « Ayez bien soin des chevaux parce qu'ils coûtent chers ; les hommes on les a pour rien », écrivait, à un général, le grand massacreur Napoléon I.

Comment, après cela ne pas être contre la guerre ? Et comment ne pas la combattre lorsqu'on pense qu'aujourd'hui on choisit les hommes les plus valides et les plus forts, les plus sains et les plus beaux pour les envoyer au massacre, tandis qu'on laisse dans les foyers domestiques, les malades, les contrefaits, les estropiés, et les plus malingres pour la reproduction de la race.

« Ah ! nous blâmons l'infanticide ?

Nos fils ont vingt ans... et ce soir

Le conseil des bouchers d'écide

Lesquels sont bon pour l'abbattoir. »

Devons-nous citer d'autres conséquences idiotes de la guerre ? Deux entre mille. Non seulement, aujourd'hui on prive l'humanité du travail de millions d'hommes qu'on exerce pour les tueries et les massacres internationaux, mais encore pour entretenir les formidables armées permanentes, on épuise les forces vives des nations par de fabuleux budgets ordinaires et extraordinaires, ces derniers servant à la construction de navires de guerres et autres engins de meurtre et de dévastation.

Enfin, une des choses les plus épouvantables de la guerre est l'effet déplorable qu'elle produit sur le cerveau humain ; elle réveille des instincts sauvages mal endormis et par là, non-seulement arrête l'humanité dans sa marche vers ses destinées lumineuses, égalitaires et civilisatrices, mais encore sert, dans une certaine mesure, à une régression déplorable vers la sauvagerie du temps passé.

En effet, les horreurs qui ont lieu couramment pendant la guerre seraient complètement impossibles et incompréhensibles en temps de paix. Parmi les actes innombrables de sauvagerie qui se commettent dans toute guerre, nous citerons un seul exemple, pris au hasard, dans les mémoires du capitaine Lavaux qui fit les campagnes de Napoléon en Espagne. « Nous parvinnes, dit-il, à pénétrer dans la ville (Constantina) qui fut immédiatement mise au pillage et réduite en cendres. Plusieurs soldats entrèrent dans un couvent de filles qui furent maltraitées et assassinées. Le soir, on coucha dans la ville, mais il n'y avait plus personnes dans les maisons. Ceux qu'on trouvait encore, on les passait au fil de la baïonnette. »

Dans un village près de Ronda, Lavaux avait préservé du carnage « plusieurs dames et demoiselles », mais des camarades survinrent « qui les passèrent au fil de la baïonnette ». Par moment, le bon Lavaux se sent ému ; ainsi, un beau jour,

il trouve un petit enfant couché sur le sein de sa mère qui avait été criblée de coups de baïonnettes. Le pauvre petit s'attachait désespérément sur le cadavre de sa mère : c'était un « spectacle touchants ». Une autre fois, il essaie de sauver de la mort une troupe de femmes et d'enfants qui s'étaient réfugiés, après le sac de leur village, dans une caverne. Mais ses camarades ne l'entendent pas ainsi et fusillent femmes et enfants. C'était la besogne quotidienne.

Fatigué par cette énumération monotone, Lavaux y coupe court : « S'il me fallait détailler tous les villages, écrit-il, que nous avons pillés et brûlés, je n'en finerais point. Je me borne à dire que, pendant six semaines consécutives, journalièrement, nous ne faisons que piller et brûler ».

Combien d'actes aussi révoltants, aussi sauvages, sont commis par les pandours modernes, soit en Afrique, en Asie ou ailleurs !! N'est-ce pas là tout un réveil de sauvagerie ? Et l'humanité ne fait-elle pas un recul l'orsqu'il y a état de guerre ?

Il est certain, enfin, qu'une gueul — quelle qu'elle soit — fait pénétrer dans les familles les souffrances les plus énisantes, les misères les plus noires, les plus cruels et les plus sombres deuils, tout cela pour satisfaire le caprice d'inprince quelconque ou enrichir quelques lous cerviers de la finance ; nul ne peut le contester.

Soyons donc des hommes, et faisons la guerre à la guerre par tous les moyens.

P. ARGYRIADES.

Tiré de l'Almanach de la Question Sociale pour 1901.

La Paix Universelle

Il y a vingt-neuf ans, pendant que Paris, transformé en un immense charnier d'où s'exhalaient des odeurs nauséabondes, voyait mourir sur ses barricades des femmes, des jeunes filles, même des enfants, pendant que des hommes de la valeur morale de Varlin étaient traînés, selon le récit de Lissagaray, « les yeux pendants hors de l'orbite » pour être achevés à coups de crosse de fusil sur les hauteurs de Montmartre, pendant qu'on laissait pourrir dans les sous-sois de Versailles des milliers de créatures humaines, pendant que des fils, ivres de l'orgie du sang, assassinaient leurs pères, même leurs mères, enfin, pendant que ce

Kropotkine aux ouvriers occidentaux

(Le 10 juin 1920, des délégués envoyés en Russie par le Parti du Travail anglais pour se rendre compte des événements russes rendirent visite à Kropotkine à Dimitroff, (près Moscou) où il réside. Demandé s'il n'avait pas quelque message à envoyer aux travailleurs anglais, il aurait remis à Miss Bon Field les déclarations suivantes :

On m'a demandé si je n'avais pas quelque message à envoyer aux travailleurs du monde occidental ? Sûrement il y a fort à dire sur les événements actuels en Russie, et beaucoup à apprendre d'eux. Le message pourrait être long. Mais j'indiquerais seulement quelques points principaux.

Avant tout, les travailleurs du monde civilisé et leurs amis des autres classes devraient amener leurs Gouvernements à abandonner entièrement l'idée d'une intervention armée en Russie, ouverte ou déguisée, soit militaire, soit sous forme de subventions à différents nations.

La Russie, présentement, vit à travers une Révolution de la même profondeur et de la même importance que la nation anglaise traversa en 1639-1648, et la France en 1789-1794 : chaque nation doit refuser de jouer le rôle honteux que la Grande-Bretagne, la Prusse, l'Autriche et la Russie jouèrent durant la Révolution Française.

D'ailleurs, on ne doit pas perdre de vue que la Révolution Russe — alors qu'elle essaie de construire une société où le produit entier des efforts associés du travail, de l'habileté technique et des connaissances scientifiques irait entièrement à la Communauté — n'est pas un simple accident

Paris qui avait perdu l'espoir mais non le courage, se défendait jusqu'à la mort, quartier par quartier, rue par rue, pavé par pavé, M. Thiers, le 22 mai 1871, disait à l'Assemblée nationale, refuge suprême des assassins et de lâches : « La cause de la civilisation a triomphé. »

Et c'est pour cette « civilisation » que des jeunes gens de vingt ans vont aller verser leur sang en Chine ! C'est pour elle que des mères vont pleurer ! — Arrière, Soldats du Peuple, si votre désir est réellement de combattre pour le Progrès humain et social, votre place n'est pas à Madagascar ou en Chine, mais bien parmi nous. Restez pour lutter contre notre système économique pourri et gangrené, armez-vous de la pioche de la Raison et aidez-nous à détruire les institutions caduques que tout un passé de honte et de douleur condamne et maudit. Si vous vous en sentez l'intelligence, l'audace et la force, portez dans votre pays même les lumières bienfaitrices de la Science et vous aurez accompli ainsi la vraie mission civilisatrice non pas au profit des souverains, des guerriers et des capitalistes, mais à leur détriment.

Ne nous illusionnons pas : bétail à massacre, voilà comment sont considérés les soldats qui commettent l'impardonnable bêtise de se faire tuer sous les ordres d'un soudard quelconque qui conduit ses hommes sur le champ de bataille comme un boucher ses bœufs à l'abattoir, pour le bon plaisir ou plutôt le bon profit des classes dirigeantes. — La vie humaine est trop sacrée pour qu'on ait le droit d'en disposer ainsi. Avec sa liberté, l'homme n'a rien de plus à sacrifier. Donc, s'il le faut, mourir pour ce qu'on croit être la vérité, être le martyr de ses confessions, de son idéal, donner enfin sa vie à cause, voilà seulement ce qui est grand et digne d'un cœur généreux et vaillant.

La nuit de Wagram, je crois. Napoléon chevauchait avec un de ses aides de camp sur le champ de bataille. Celui-ci, éma malgré lui par le spectacle lugubre de monceaux de cadavres, arrêta sa monture et d'un geste large enveloppa l'horizon. Alors, le Conquérant, poussant son cheval en avant, dit en haussant les épaules : « Bah ! une nuit de Paris repeuplera tout cela ! »

Et nous, femmes, après avoir fait de nos enfants, des hommes, sur la réquisition d'un gouvernement qui n'a aucun droit sur eux, nous les donnerions pour une cause abhorrée ? Citoyennes, si le sentiment sacré de la maternité n'est pas mort en vous, s'il vous reste dans le cœur ne fut-ce qu'une par-

dans la lutte des différents partis. C'est quelque chose qui a été préparé par presque un siècle de propagande socialiste et communiste, depuis Robert Owen, Saint-Simon, Fourier ; et quoique la tentative d'introduire la société nouvelle au moyen de la dictature d'un parti est fatalement vouée à être une faillite, il doit être néanmoins reconnu que la Révolution a définitivement introduit dans la vie de chaque jour de nouvelles conceptions qui resteront sur les droits du travail, de sa vraie position dans la société, et le devoir de chaque citoyen.

Tous, pas seulement les travailleurs, mais tous les éléments progressistes des nations civilisées, doivent mettre obstacle à l'aide donnée, jusqu'ici, aux adversaires de la Révolution. Non qu'il n'y aurait rien à objecter aux méthodes du Gouvernement Bolcheviste. Loin de là ! Mais à cause que, de chaque intervention armée d'un Pouvoir étranger, résulte nécessairement, un renforcement de tendances dictatoriales des gouvernants, et paralyse les efforts des Russes qui, indépendamment du Gouvernement, sont prêts à aider la Russie en la reconstruction de la vie sur de nouvelles bases.

Les maux naturellement inhérents à la Dictature de Parti ont été ainsi accrus par les conditions de la guerre sous lesquelles ce parti se maintenait. L'état de guerre a été une excuse pour renforcer les méthodes dictatoriales de parti, aussi bien que sa tendance à centraliser chaque détail de la vie en les mains du Gouvernement, avec les résultats que d'innombrables branches

celle d'humanité, déclarez une guerre sans trêve ni merci, une guerre à outrance, une guerre à mort à la guerre et à l'exécrable société qui la protège et l'encourage ! Il faut démontrer aux prolétaires qu'étant tous hommes, ils sont tous frères et que, par conséquent, unis par le lien indestructible de la solidarité humaine, ils doivent tous concourir au bien-être général et à l'harmonie universelle. Le désarmement n'est une utopie que quand il est prêché par les capitalistes, mais le jour où le Proletariat international se débarrassera de ses gouvernants, ses vampires, la Paix universelle aura cessé d'être un rêve.

Paris, août 1900.

SUZANNE CARRUETTE.

Patrie

Non ! la patrie n'est rien devant la science
CH. DAVAY.

Nous n'avons pas la prétention d'apporter des arguments nouveaux démontrant les sophismes et les erreurs que renferme le mot patrie. D'autres que nous, dans le nombreux écrits l'ont suffisamment démontré. Mais après les faits monstrueux qui viennent de se dérouler (laissant sur les champs transformés d'immondes charniers des millions d'êtres vigoureux et une suite interminable de détresse et de misère) il incombe à notre tour d'émettre nos vues à ce sujet et de combattre sous toutes ses formes cet absurde préjugé qui consiste à se ruer les uns sur les autres, à s'entre-déchirer et à perpétuer la haine entre les classes laborieuses, afin de consolider les privilèges du paratisme, qui ne se maintient qu'au prix d'une exploitation honteuse et sans vergogne du sentiment patriotique.

Tout d'abord, avant la guerre les gouvernants qui poussaient les masses à la boucherie et à la destruction, ne les a-t-on pas vu s'entendre d'une façon admirable pour exercer une répression féroce, contre ceux qui par leur attitude, leurs actes ou leurs écrits, avaient la franchise de dévoiler leurs intrigues et leurs basses combinaisons.

Depuis la guerre, les peuples imbus de patriotisme ont été quelque peu désillusionnés et ont pu constater, cette vérité fondamentale, que la guerre n'était pas l'œuvre d'un seul gouvernement ; mais bien de tous les gouvernements quels qu'ils soient.

Or, cette religion nouvelle, la patrie, plus néfaste, plus abrutissante que toutes celles ayant

des activités usuelles de la nation ont été arrêtées. Les maux naturels du Communisme d'état se sont ainsi décuplés sous l'excuse que toutes les infortunes de notre vie sont dues à l'intervention des étrangers.

A côté, je dois mentionner qu'une intervention militaire des Alliés, si elle est continuée, développera, certainement, en Russie un amer sentiment contre les nations occidentales, et cela, quelque jour, sera utilisé par leurs ennemis dans de futurs conflits. Une telle amertume se développe déjà.

En somme, il est grand temps que les nations européennes occidentales entrent en relations directives avec la nation russe. Et, en cette direction — vous, les classes travailleuses et la partie la plus avancée de toutes les nations — devez avoir votre dire.

Un mot de plus sur la question générale. Une reprise des relations entre les nations américaine, européenne et la Russie ne doit pas, certainement, signifier l'admission de la suprématie de la nation russe sur les nationalités dont l'Empire des tzars russes était composé. La Russie Impériale est morte et ne ressuscitera pas. Le futur des diverses provinces dont l'Empire était composé repose en la direction d'une grande fédération. Les territoires naturels des différentes parties de cette fédération sont tout à fait distincts pour ceux de nous qui sont familiers avec l'histoire de la Russie, de son ethnographie et de sa vie économique. Toutes les tentatives pour ramener les parties constituantes de l'Empire russe, Finlande, Provinces Baltiques, Lithuanie, Ukraine, Géor-

L'Anthropophage ou la Société actuelle

As-tu le cœur bandé de fer ?
N'as-tu rien d'humain que la face ?
Est-tu de marbre, est-tu de glace
Alors, suis-moi dans mon enfer.

Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société ;
Vois mes mains rouges de carnage,
Mon œil de luxure injecté.
J'ai plus d'un coin dans mon repaire
Plein de charogne et d'ossements ;
Viens les voir ! j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants.

Ceci est la maison de filles :
La morgue de l'amour malsain ;
Pour elle, écrémant les familles,
Le luxe a raccroché la faim.
Vois, sous le gaz la pauvre infâme
Faire ses yeux morts agaçants,
Rouler son corps, vautier son âme
Dans tous les crachats des passants.

Voici les prisons et les bagnes,
Les protestants par le couteau,
Comptant leurs crimes pour campagnes,
Et rusant avec le bourreau,
Au bagne, on met l'homme qui vol
Dès qu'il épelle seulement,
Et quand il sort de cette école
Il assassine couramment !

Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société ;
Les deux masques de mon visage
Sont : Famille et Propriété.
L'homme parqué dans mon repaire
Manque à ses destins triomphants ;
Je le tiens, j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants ?

Ici, c'est un champ de bataille,
On a fauché, pendant trois jours ;
La francheuse était la mitraille,
Tous ces glaneurs sont les vautours,
Le blé dans ces plaines superbes
Étendait son jaune tapis
Affamés, tirez pour vos gerbes
Ces corps morts d'avec les épis.

Entrons dans les manufactures,
Les autres bagnes font moins peur :
On passe là des créatures
Au laminoir de la vapeur.
C'est une force qu'on dépense,
Corps, âme, esprit : reste un damné,
Là, c'est la machine qui pense
Et l'homme qui tourne engrené.

J'ai bien d'autres enfers encore,
Veux-tu que j'ouvre les cerveaux ?
Le viris de l'ennemi dévore
La matrice de vos travaux,
Veux-tu que j'ouvre l'âme humaine ?
Le musele intime en est tordu ;
L'amour aigri, qu'on nomme Haine
Y fait couler du plomb fondu.

EUGÈNE POTTIER.

existés jusqu'à présent, est la plus susceptible de déchaîner des massacres, des calamités, dépassant en cruauté et en honte celles qui se sont abattues jusqu'à présent, sur l'humanité.

Quand à nous, nous considérons qu'il est un devoir pressant pour ceux qui voyent le danger qui réside dans l'esprit patriotique, de lutter et de dissiper l'obscurité répandue par des patriotes

gie, Arménie, Sibérie et autres sous une autorité centrale sont sûrement vouées à la faillite. L'avenir de ce qui fut l'Empire russe est dans la direction d'une fédération d'unités indépendantes. Cela serait, en conséquence, dans l'intérêt de toutes les nations occidentales qu'elles déclarent, avant tout, qu'elles reconnaissent à chaque portion de ce qui fut l'Empire russe, le droit de se gouverner elle-même.

Quant à mes vues personnelles sur le sujet, elles vont encore plus loin. Je vois la venue d'un proche avenir, d'un temps quand chaque portion de la fédération sera elle-même une libre fédération de communes rurales et de cités libres, et je crois également que des portions de l'Europe occidentale prendront la tête en cette direction.

Maintenant, en ce qui regarde notre situation présente, économique et politique, la Révolution russe est la continuation de deux grandes révolutions d'Angleterre et de France. La Russie essaie, à l'heure présente, de faire un pas en avant, d'où la France s'arrêtait, quand il fallut en venir à réaliser dans la vie ce qui a été appelé l'égalité de fait, c'est-à-dire l'égalité économique.

Malheureusement, la tentative de faire ce pas a été entreprise en Russie sous la dictature fortement centralisée d'un parti. Les social-démocrates maximalistes, et la tentative était faite sur la lignes complètement centralistes et jacobines de la conspiration de Babœuf. Là-dessus, je suis lié à vous dire franchement mon opinion. La tentative de construire une République Communiste sous la règle de fer de la Dictature d'un Parti

intéressés et sans scrupules dans les masses.

Au cours de l'histoire de toutes les guerres il est très bien démontré que ceux qui déchainaient ces terribles fléaux, avaient recours constamment à l'hypocrisie, au charlatanisme, mensonge, pour contraindre les individus à s'entretuer à seule fin de consolider et de perpétuer le régime honteux de l'exploitation de l'homme par l'homme. Or ce

finera en une faillite. Nous apprenons, en Russie, comment le Communisme ne peut pas être introduit, même quand les populations, écoeurées du vieux régime, n'opposent aucune résistance aux expériences faites par les nouveaux gouvernants.

L'idée des Soviets — Conseil du Travail et de payans — premièrement essayée durant la tentative de révolution de 1905 et immédiatement mise en application par la révolution de février 1917, aussitôt que s'écroula le régime du tzar, l'idée de tels Conseils contrôlant la vie politique et économique du pays est une grande idée. D'autant plus que cela conduit à cette autre idée que ces Conseils soient composés de tous ceux qui prennent une part réelle dans la production de la richesse nationale par leurs propres efforts personnels.

Mais, aussi longtemps qu'une contrée est gouvernée par la dictature d'un Parti, les Conseils du Travail et de payans perdent, évidemment, toute leur signification. Ils en sont réduits au rôle passif joué dans le passé par les Etats Généraux et les Parlements quand ils étaient convoqués par le Roi, et avaient devant eux un Conseil du Roi tout puissant.

Un Conseil du Travail cesse d'être libre et d'être d'avis utile quand il n'est aucune liberté de la presse dans le pays, et nous avons été dans cette situation pour presque deux ans, l'excuse pour maintenir de telles conditions étant l'état de guerre. Plus que cela, les Conseils du Travail et de payans perdent leurs signification quand les élections ne sont précédées d'aucune agitation électorale libre, et que les élections sont faites sous la pression de la dictature d'un parti. Naturellement, l'excuse habituelle est que la dictature

réfuge nous voulons le faire disparaître ; la lutte sera âpre, mais qu'importe les difficultés, nous surmonterons les obstacles et animés de sentiments fraternels et élevés, nous mettrons à jour par un travail ardent et continu, les nœuds qui découlent de cette institution néfaste qu'on appelle *Patrie*.
G. TH. F. R.

AUX CAMARADES

Nous faisons un appel pressant, auprès des camarades qui pensent qu'il est nécessaire, que paraisse en Belgique un organe anarchiste. Nous leur demandons, qu'ils nous aident de tout leur pouvoir à la parution de « l'Emancipateur » et de notre côté nous mettrons toute l'énergie dont nous sommes capable au service de la cause.

Les moyens de nous soutenir sont multiples : 1° en alimentant la souscription que nous ouvrons dans le journal, 2° en le faisant connaître et en nous procurant des abonnés, 3° en se chargeant de la vente au numéro.

Nous invitons aussi les camarades écrivains à nous envoyer des articles.

Tous, nous en sommes persuadé, sauront faire leur devoir.

Des fonds. Des abonnés. Des vendeurs.

Le groupe du journal.

Pour la Propagande

Une bonne brochure de propagande « Manifeste aux Travailleurs des villes et de la campagne » est mise en vente au profit du journal.

Cette brochure de 16 pages coûte 10 centimes l'exemplaire, 5 francs le cent franco.

Tous voudrions-nous commander cette brochure et la diffuser.

RÉUNIONS

Le groupe de « l'Emancipateur » se réunira le dimanche 17 juillet à 2 heures chez Bourlet, rue Sualem à Jemeppe (Liège). Des dispositions seront prises au sujet du journal et une causerie sera faite par un camarade.

AVIS

Le camarade Lambert, rue du Progrès, 67, à Ougrée (Liège), se met à la disposition des camarades, qui voudraient se procurer des livres, tels que les œuvres des écrivains anarchistes ou des maîtres de la science.

Imp. J. Vandoren, r. des Chevaliers, 59, Louvain

rellement, l'excuse habituelle est que la dictature est inévitable comme moyen de combattre le vieux régime. Mais une telle règle devient, naturellement aussi, un formidable mécompte aussitôt que la Révolution a à procéder à la construction d'une société nouvelle sur de nouvelles bases économiques. Cela devient une sentence de mort sur la nouvelle construction.

Les moyens employés pour renverser un gouvernement déjà affaibli et prendre sa place sont connus de l'histoire ancienne et moderne. Mais quand il faut en venir à construire de nouvelles formes de vie — spécialement de nouvelles formes de production et d'échange — sans avoir aucun exemple à imiter : quand chaque problème doit être résolu sur place, alors un Gouvernement tout puissant, fortement centralisé, qui entreprend de pourvoir chaque habitant de chaque verre de lampe, de chaque allumette pour allumer la lampe, se prouve absolument incapable de faire cela à travers ses fonctionnaires. N'importe combien innombrables soient-ils, il devient un obstacle. Cela développe une telle formidable bureaucratie que le système bureaucratique français qui requiert l'intervention de quarante fonctionnaires pour vendre un arbre abattu sur la route par une tempête, devient une bagatelle en comparaison. C'est ce que nous apprenons en Russie. Et c'est ce que, vous et les travailleurs de l'Occident, pouvez, devez éviter par tous les moyens, puisque vous vous souciez du succès d'une reconstruction sociale, et envoyez ici, vos délégués voir comment travaille une Révolution Sociale dans la vie réelle.
(A suivre.)